

MEDUSE ET LES GRIMACES

« *Le sang de cochon sert à fixer l'or* », écrit Claudel. Ce qui explique que les grimaces mirbelliennes ne soient pas vilaines. La fleur du mal s'épanouit donc, elle aussi. La beauté du laid ne va pas de soi, cependant. Elle n'apparaît que chez les grands créateurs, quelle que soit l'époque à laquelle ils appartiennent :

Rodin ! Il est pareil aux génies grecs, aux gothiques, aux renaissants (CE I, 226).

Elle exerce sur le lecteur le « *charme pervers* » de « *l'énorme* » allant du stupéfiant à l'immonde (CE II, 122). Ce que Mirbeau écrit à propos de l'un des tournesols de Van Gogh s'applique à son œuvre :

Énorme, [...] vu de face, tout rond, fascinateur, hallucinant (CE II, 422).

Le créateur digne de ce nom ne saurait échapper à l'énormité puisque l'art est d'autant plus humain qu'il exprime, tel celui de Pissarro, « *la grande harmonie tellurique* » :

Vos champs, [...] vos prés, vos coteaux où l'homme vit [...], que tout cela est sublime (CE II, 21).

D'ailleurs, le sublime subsume la grandeur de l'homme et des choses :

Nous sommes restés sur un petit coin de la côte de Belle-Ile, qui est bien la chose la plus formidable et la plus sublime que j'aie vue... (lettre à Paul Hervieu, L. 245).

Kervilahouen, le petit village où nous descendions, n'est presque habité que par des pilotes, des hommes sublimes (L. 246).

Mirbeau se reconnaît en J.-F. Raffaëlli :

Je ne connais pas d'art [...] qui exprime, avec plus de bravoure, avec plus de pitié dans l'humour, tout ce que la laideur contient de sublime et douloureuse beauté (CE I, 490).

Précisément, l'humour de Mirbeau empêche la fascination produite par la beauté du laid de nous hypnotiser. L'écriture de Mirbeau favorise la réflexion, la prise de conscience et laisse intacte notre aptitude à l'insoumission : elle la favorise.

À cette alliance de la laideur effrayante et du grotesque, on aura reconnu la figure de Méduse :

Mais c'est en face qu'il faut regarder Méduse (Mirbeau).

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette référence à la mythologie qui permet de fixer les idées (cf. le complexe d'Œdipe). Aurait-on besoin de la justifier qu'il suffirait de rappeler que Mirbeau lui-même s'efforce d'identifier la figure mythique qui donne à l'œuvre son visage :

Paris : tel est le nom que M. Albert Besnard attache à la plus importante des deux toiles qu'il envoie au Salon [...] L'artiste s'est inspiré de la devise : Fluctuat nec mergitur [...] Debout, au milieu du bateau, appuyée au mât autour duquel s'enroulent les plis du drapeau tricolore, une femme, une figure un peu surhumaine, sorte de Cybèle, de Muse ou de Déesse, abrite deux enfants sous les plis de son manteau (CE I, 179).

Voilà pour les grimaces mirbelliennes, en général. Quant aux pamphlets hebdomadaires, *Les Grimaces*, qui datent d'avant la « *conversion* » de Mirbeau à l'anarchisme, ils ne constituent pas, à notre sens, le meilleur exemple de l'écriture de notre « *imprécateur au cœur fidèle* », le polémiste cédant « *aux sirènes de l'antisémitisme le plus délirant* » (Pierre Michel) : « *La loi religieuse des juifs leur recommande l'observation de tous les vices capitaux* » (n° 13, 584) ;

« *race idolâtre* » (585), ils suivent, « *d'un doigt crochu, des opérations véreuses et lucratives* » (n° 16, 726), leurs doigts sont « *âpres et crochus* » (n° 3, 579) :

Le baron Gustave [de Rothschild] se tenait debout, la figure grimaçante, un bras étendu, et au bout de ce bras, une main, une main de proie, dont les doigts s'agitaient pareils à des tentacules de pieuvre (n° 9, 386).

On sait que, plus tard, Mirbeau se mordra... les doigts d'avoir pu écrire de tels articles où le rabâchage le cède à l'ignominie. Méduse, ici, c'est le « *monstre juif* » et ses « *serres grippantes* » (n° 16, 729) ; la main du baron Gustave est réputée « *terrible* », ses gestes, « *épouvantants* » ; elle « *s'allonge* » « *grossit démesurément* » ; il lui vient « *mille suçoirs* » et « *mille ventouses* » par lesquels « *le sang tout chaud* » de la France est pompé (n° 9, 386) ! L'imaginaire mirbellien se met au service de l'abjection : Moïse impose l'adoration du Veau d'or et du Dieu Baal et ses « *fanatiques* » vont « *au sabbat, dans les retraites sombres, pour immoler les petits enfants* » (n° 13, 585). Protocoles des sages de Sion, pas morts !

Dans *Les Grimaces*, Mirbeau recourt au code herméneutique, mais n'en abuse pas. Placé sous le signe de Gorgô (50), la Méduse mortelle, l'univers mirbellien se présente à nous sous un aspect terrifiant (76), reflet de l'angoisse existentielle du narrateur : la terreur de « *la plus effroyable maladie : le mal métaphysique* » (126) : les rochers « *rouges* »

baignent dans la mer les mouvants reflets de leurs coulées sanglantes et de leurs écorchures de laque vive. Un pignon rose, en plein ciel, à pic sur le gouffre bleu, les domine [...]. Et l'œil suit, avec appréhension, avec terreur, les petits caps, les criques d'azur, les coteaux violets et pulvérulents, le long desquels serpente la route du mystère (123).

« *Lèpre incurable et terrible, la réclame* » (76). Terrible, la foule l'est aussi :

Des menaces couraient au-dessus de ce flot humain qui l'effrayaient (91).

Ceux qui ont volé et violé la France peuvent craindre « *un de ces réveils terribles et colères qui mettra du sang sur [leurs] piles d'or et fera rouler [leurs] têtes sous la justice de l'échafaud de nouveau dressé* » (28). L'affolement des foules est terrifiant :

Des projets sinistres s'exaltaient dans les cervelles prises d'affolement. Et la foule grossissait à chaque instant, emplissant la large chaussée de ses remous terribles (82).

Quand le « *peuple est affolé, il peut devenir terrible* » (89). Et que dire des groupes humains pour qui la force vaut droit, « *ces hommes de sport* », autant d'« *ombres spadassines* », qui sont « *de si terribles gens* » (111-112) ! Alors que la nature donne l'exemple de la paix et de l'harmonie, l'humanité offre le spectacle de la folie et du chaos, le joueur, par exemple :

Je resterai longtemps à regarder, entre les oliviers, le spectacle magique [...] Jamais le ciel n'avait été plus pur, la mer plus belle. Qui se fût douté que dans ce pli du terrain, là-bas, entre la montagne lumineuse et le cap Martin qui se poudrait d'or pâle, dans ce silence, dans cette paix infinie des choses, hurlassent de pareilles folies, de pareils rêves ? (126),

joueur qui n'hésite pas à se comparer à ces « *divins fantaisistes* » que sont les conquérants « *aux grandioses folies* » : Alexandre, Darius, Néron, Napoléon. Pourquoi pas ?

Ténèbres de l'âme. Contingence inhérente à la condition humaine. Conscience enténébrée. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Et la société ajoute à l'absurdité : « *M. Paul Hervieu n'a garde d'oublier la politique, qui apporte un appoint si considérable à la bêtise* » (66), dans *La Bêtise parisienne*. Cette partie du livre « *fourmille d'observations inattendues, d'ironies pénétrantes, de mots cruels, dont l'étrange et*

particulière saveur vous laisse dans l'esprit je ne sais quoi d'imprévu et vous fait penser » (ibid.). On comprend que Mirbeau ait apprécié...

Sottise d'une administration kafkaïenne :

Dans ce siècle [...], tout est bureaucratisé, enregistré, étiqueté, timbré, immatriculé, légalisé ; [...] l'homme, pour naître, pour se reproduire, et pour mourir, est astreint à passer de guichets en guichets (127).

La société réglemente la violence ou, plutôt, organise la terreur légale :

La magistrature [...] loin de punir le duel, ce à quoi le code péremptoirement l'invite, s'est mise à le réglementer [...]. J'imagine que la magistrature réglementera bientôt le vol et l'assassinat (114).

Présence menaçante de la mort qui est rendue par les images de la prolifération du grouillement :

Les spectateurs effarés sortirent pêle-mêle du théâtre (82).

« Cette confusion, cette désorganisation, cette cacophonie, c'était l'image même de la France d'aujourd'hui [...] cohue sans nom, où toutes les classes, tous les rangs, tous les services même étaient brouillés comme par un cataclysme social » (52).

Fourmillement de la larve : des mendiants aux haillons « *vermineux* » (19) :

Ces nuées errantes de vermines, que le vent d'Orient a poussées sur la France (n° 13, 584).

Tous [ces] hommes sans patrie et sans nom [...], jadis, secouaient leur vermine sur le monde d'où ils étaient chassés (n° 9, 388).

M. Donon dirige « *diverses affaires véreuses* » (n° 11, 497) ; il appartient au monde des « *agioteurs véreux* » (n° 15, 680).

Instinct grégaire qui appelle l'image animale : « *esprit moutonnier* » du public (44), et la qualification thériomorphe de l'agressivité :

Avec une férocité qu'on ne soupçonnait pas, tous ces gens se jettent leurs infamies à la tête (112),

férocité, mot que l'on rapproche de *farouche* (= sauvage) : « *air farouche* » (27) de « *la brute impensante* » (112). Et tandis que les riches « *ensauvagent* » les paysans, les faisans qu'ils élèvent s'apprivoisent, « *à peine sauvages* » (32) :

D'un air farouche, [la femme] regarda les champs de mahonias qui s'étendaient au loin, nourrissant de leurs baies violettes « l'oiseau du malheur » qui lui avait pris son pain (36).

À l'animalité vermidienne et féroce, il convient d'associer le sang qui s'épanche et le feu dévorant, images de la chute, de l'enfer (« *ordure* », 76, ; pourriture n° 16, 727 ; « *puanteurs de l'ordure* », *ibid.*, 729 ; « *mauvaise odeur* », « *vieux relents* », n° 20, 918), ou du châtiment :

Ce jour-là, dans Paris, les rues seront jonchées de cadavres, et, sur les trottoirs, les pieds glisseront dans le sang qui se caille ; les maisons effondrées et pillées brûleront ; [...] dans la fumée rouge, flottera le drapeau noir [...] sur les places publiques, transformées en brasiers au bruit horrible des ruines qui s'écrouleront, des explosions et des fusillades, un cortège défilera, hurlant et sinistre, portant comme un trophée, au bout d'une pique, la tête de M. Grévy sanguinolente et livide (53).

Ils aperçoivent seulement le gouffre où nous dégringolons, les abîmes depuis si longtemps creusés où disparaît, en chutes chaque jour plus rapides et plus douloureuses, ce qui restera des ruines de la France (50).

La misogynie de l'imagination s'introduit dans la présentation par l'assimilation au sang des périls de la sexualité : la névrose, féminine, est contagieuse (cf. p. 41) !

Et sur leurs lèvres rouges de fard le sourire du plaisir et les lois de l'amour (28) !

Ambivalent, le sang peut aussi bien posséder des vertus purificatrices :

Il faut des flots de sang pour laver ces flots de pus (n° 4, 208).

Le maquillage est une grimace qui a partie liée avec la tromperie, la prostitution

tord sa bouche d'une grimace, étend du rouge sur ses joues et du fard impudique sur ses paupières (n° 21, 967).

Des ressemblances sont suggérées dans une triade où l'intruse est peut-être, à y bien réfléchir, à sa place !

Fais-en une reine, ou une saltimbanque, ou une prostituée (*ibid.*).

La prostitution gangrène la société tout entière. Elle dénature la charité et ne corrompt pas seulement les corps ; la charité... cabotine :

Une vertu était restée [...]

Ils l'ont profanée.

Promenée de bouges en théâtres, de bals en concerts, exhibée sur les tréteaux avec du fard aux joues, du rouge aux lèvres, du bistre impudique sur les paupières, en jupes courtes et en maillots pailletés, elle a appris le geste obscène et la voix canaille avec lesquels on fait de l'argent (n° 4, 150).

Le journaliste se vend à qui le paie. Il est devenu machine à louange et à éreintement, comme la fille publique, machine à plaisir ; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme (44).

Entre la série d'images disparates dont nous avons tenté de montrer l'isomorphisme et les conceptions philosophiques et politiques de Mirbeau, le discours constitue un moyen terme. Antithèse et hyperbole sont issues du régime polémique de la représentation. Elles sont de nature à frapper les imaginations, qu'elles mettent en valeur le grotesque ou le sublime. Il s'agit de faire un sort aux grimaces de l'éloquence ou au « style » tombé en déliquescence :

Chaque fleur de rhétorique cache un piège tendu à [la] crédulité [du public] (n°4, 148).

Le malheureux [fait] patauger la langue française dans des phrases marécageuses, et dans les phrases troubles d'une rhétorique déliquescence (n° 14, 628).

Il n'y a pas de lumière sans ténèbres. Pour un Tourgeneff, que de grotesques qu'il convient de vilipender ! L'ironie de Mirbeau s'exerce à l'encontre de « tous les fonctionnaires de la République [...] poussés par de nobles appétits et des passions généreuses [qui] pillent, à toutes les caisses » (48), des journalistes :

La déloyauté et la vénalité sont monnaie courante dans cette belle institution qui s'appelle la presse parisienne (44).

Les rythmes binaire et ternaire sont mis à contribution pour souligner l'« indigence de[s] talents et de[s] consciences » (42) ; Tourgueneff ne pouvait accommoder [...] tout ce socialisme larmoyant et grotesque du théâtre académique (40).

La triade (des gens « souriants, sceptiques et blagueurs », 50) peut être reprise par une expression, « tout cela », par exemple, qui synthétise et coordonne la série, lui donnant une unité logique et rationnelle :

Tous les vices, toutes les vanités, toutes les tares, tout ce qui grouille au fond du Paris boueux, tout cela fut acheté, coté, tarifé, étiqueté (n° 2, 50).

Combinaison des deux rythmes :

2 + 3 :

Ce travers d'indiscrétions et d'anecdotes qui donnent à la critique de vilaines allures de reportage, et un ton de bavardage familier, indifférent et maussade (55).

3 + 2 :

Une mince figure, un petit esprit, un petit caractère, mais bon pour les services secrets et les missions inavouables (23).

J'ai entendu des gens, qui n'étaient point des concierges, pourtant, reprocher à Mon frère Yves de manquer d'action, de complications dramatiques, d'intérêt enfin, comme si l'intérêt d'un livre se mesurait au nombre de péripéties palpitantes et des émotions grossières dans lesquelles excellent les auteurs de romans judiciaires et les feuilletonistes du Petit Journal (70).

Dans l'exemple suivant, l'ampleur de la pollution est marquée par le rythme ternaire ; le rythme binaire souligne l'urgence de l'oxygénation :

Anémié par la sophistication des aliments qu'on offre à son esprit, écœuré par l'odeur que soufflent tous les soupiraux de toutes les cuisines littéraires, secoué de haut-le-cœur à la vue des purulences qui s'étalent, il dilate ses poumons et demande au vent qui passe un parfum d'honnêteté (n° 4, 148).

Un député, qui ne possède qu'un traitement de « 9 000 F, peut, au bout de quelques heures d'exercice » entretenir des femmes très chères, avoir table ouverte, perdre au jeu des sommes considérables ou acheter des propriétés à son choix » (19). Ici, ce sont quatre membres de phrase qui soulignent l'exagération : « au bout de quelques heures d'exercice ».

Prédilection de Mirbeau pour l'anaphore et la symétrie ; c'est ainsi que l'anecdote *historique* est valorisée : elle surprend la vie « en déshabillé, sans fard et sans masque » (81) ; ou la présence, chez un auteur, de qualités rarement réunies :

Victoire-la-Rouge, de Georges de Peyrebrune, ce roman d'un talent si âpre et si ému à la fois (69),

ou l'inanité absolue de la « *littérature honnête* », littérature « où il n'y a ni style, ni observation, ni art » (73), ou la rapacité des politiciens : dans l'entourage de Gambetta, « là, était la puissance, et là était la corruption » (21).

Rien ne coûte à ces conservateurs, ni le lâche oubli des rancunes, ni le compromis ridicules, ni les complicités coupables (n° 14, 268).

Au milieu de tant de bêtises, d'abandons et de vénalités, au milieu de tant de tripotages, de hontes acceptées et d'égoïsmes monstrueux (ibid.).

Le parallélisme de la construction fait ressortir la parfaite unité de l'écrivain Tourgueneff : « Il laisse une œuvre éternelle, où les générations futures retrouveront l'empreinte de sa main vigoureuse et le reflet de son âme flamboyante » (39).

Étant au Figaro, je n'ai point figarisé. Tout ce que Le Figaro élevait, je l'ai rabaissé ; tout ce qu'il rabaissait, je l'ai élevé (n° 2, 50).

Le comédien et *Le Figaro* :

Tous deux ont poussés sur les mêmes principes et sont condamnés à s'en aller aux mêmes pourritures (ibid., 52).

Le chiasme attire l'attention sur les débordements ou les oppositions :

Cette folie est telle et si déréglée cette ivresse (20) ; la beauté mâle de ce génie [Tourgueneff] ne pouvait accommoder la frivole humeur des contemporains (40).

Il met en valeur l'oxymoron :

C'est un beau spectacle, pleine de dégoûts comiques et de gais écœurements (19-20).

L'emploi des voix active et passive permet de placer au cœur de la phrase deux substantifs valorisés :

J'avoue que j'ai ressenti quelque orgueil « d'apôtre » et que ma vanité « de prophète » a été fort délicieusement caressée (47).

D'une manière plus directe, Mirbeau nous surprend en créant des néologismes amusants : les juges sont d'« excellents justiciards... » (suffixe péjoratif -ard) ; après le septennat, « nous possédons aujourd'hui le pot-de-vinat » (19) ; ou des expressions comiques : le

« *ministère des travaux forcés* » (19). Il restitue à fin de plaisanterie le sens propre d'un verbe :

Le Figaro mène l'opinion conservatrice, où le boucher mène le mouton – à la boucherie (n° 2, 55).

Il joue sur la ressemblance entre les noms :

Nous cherchions la noblesse du Gotha, et c'est la noblesse du Golgotha que nous avons trouvée (n° 20, 917),

également, sur la répétition de sonorités qu'affectionnent les discoureurs, officiels ou non :

Je suis médiocrement gagné par l'assurance des journaux royalistes qui, chaque matin, nous affirment [...] qu'il « faut faire deux parts de l'action, celle de la préparation et celle de la restauration, et attendre l'occasion pour risquer la déclaration de sa résolution, dans une bonne position d'observation ». Ainsi s'exprimait, ou à peu près dans ces termes, Le Gaulois, dont la componction ne donnera peut-être pas satisfaction aux réclamations de l'opinion des populations de la nation (n° 15, 676).

Face aux turpitudes de la plupart de ses contemporains, Mirbeau brosse le portrait de ces écrivains qui sont comme des « *phares, et dont les âmes lumineuses veillent paisiblement au-dessus des vanités tourbillonnantes et des rafales de la réclame* » (41). *Ce qui ne meurt pas*, de Barbey d'Aurevilly, « *c'est un repos bienfaisant, au milieu de cette tempête de boue, hurlante et déferlante [...] le rayon de soleil éclatant [...] qui vient nous sourire au-dessus des fanges tumultueuses où nous nous agitons* » (75).

« Dégager tous les éléments de la vérité humaine » (40), c'est prendre en compte, « non point la forme corporelle qui n'est souvent qu'un masque, mais la forme d'âme » (55). Paul Bourget, par exemple, fait voir le génie de Baudelaire, de Renan, de Flaubert, de Taine et de Stendhal « à la lueur de leur âme » (56). On est, devant ces écrivains, comme « devant les vastes horizons et les belles lumières qui font oublier la vie » (122) :

Quelle paix, quelle caresse dans cet infini de radieuse clarté ! (123).

Et « *la nature apaisée* » poursuit « *l'œuvre de vie, jamais interrompue* » (31), ce qu'exprime la phrase autonome, chère à Mirbeau :

Des vapeurs, que le soleil allait tout à l'heure pomper, voilaient les prairies encore baignées de crépuscule (30),

phrase reprise p. 38. Quant à la mystérieuse correspondance qui existe entre l'homme et le cosmos, elle est rendue par la personnification :

La fraîche haleine de la terre reposée... (30).

La présence de Méduse, que nous avons tenté de déceler dans *Les Grimaces*, nous semble assurer ici, comme dans l'ensemble de l'œuvre de Mirbellienne, unité et authenticité.

Claude HERZFELD

PAGINATION :

Les Grimaces : indication du n° suivi de celle de la page

Les Grimaces et quelques autres chroniques, Flammarion, 1928 : indication de la page.

ABREVIATIONS :

CE I & II : Octave Mirbeau, *Combats esthétiques*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1993.

L : *Littératures*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, n° 26, 1992.